L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. XXII. PHILADELPHIE, 23 JUIN, 1810. VOL. I.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

LITTERATURE.

Annales Philosophiques, Politiques et Littéraires; par un Habitant de la Louisiane, à Philadelphie.

Après avoir lu souvent, sans y rien comprendre, ce qu'on a écrit sur la question de savoir ce qu'il faut entendre par une *langue bien faite*, j'en suis revenu à croire que ce pourrait bien être celle qu'auraient illustrée un grand nombre d'excellents écrivains dans tous les genres, et dont l'usage serait généralement répandu. Sur ce principe j'ai conclu hardiment qu'entre toutes celles que parlent aujourd'hui les peuples de l'Europe, la langue française était incontestablement la mieux faite. Je pourrais être tenté, tout comme un autre, de justifier mon opinion par des raisonnements à perte de vue et de raison sur la génération des idées et les lois de syntaxe; mais heureusement pour mes lecteurs, cette discussion m'écarterait trop de l'objet de cet article, et pour cette fois ils n'auront eu que la peur de l'ennui dont ils étaient menacés.* Je me contente de faire observer que le domaine de la langue française s'agrandit tous les jours, et qu'elle est devenue un moyen de communication entre la plupart des nations civilisées, non-seulement de l'Europe, mais de l'Asie et de l'Amérique: ce n'est pas sans une sorte d'orgueil qu'un Français voyageur entend parler sa langue dans les basars de l'Indostan, et qu'il trouve des écoles françaises établies sur les bords de l'Orénoque et de la Delaware. S'il est malheureusement trop facile de prouver que ce n'est point au nombre et à l'importance de nos colonies, encore moins à l'étendue de nos relations commerciales, qu'il faut attribuer cette diffusion de la langue française, on sera forcé de chercher en elle-même l'origine de ses succès, et de lui laisser tout l'honneur de ses paisibles conquêtes.

Depuis quelques années on a publié dans les Etats-Unis plusieurs ouvrages périodiques en français; de ce nombre sont les *Annales Philosophiques et Littéraires*, imprimées à Philadelphie. A en juger par le

* On n'entend point par cette observation parler avec mépris des travaux de Bacon, de Locke, de Dumarsais, de Condillac, &c. ni des efforts de ceux qui cherchent, après ces philosophes, à approfondir la méthaphysique du langage. Tout objet de recherche mérite un degré d'estime, et nous ne prétendons pas interdire à des esprits méditatifs des études que les grands écrivains savent faire tourner ensuite au progrès des langues et à la perfection de la littérature. C'est ainsi que Boileau et Racine profiterent des travaux métaphysiques des solitaires de Port-Royal.

premier numéro, que j'ai sous les yeux, les arts et les sciences ne font pas, dans le Nouveau-Monde, des progrés moins rapides que la population, l'agriculture et le commerce; le lecteur pourra se faire une idée du mérite de cet ouvrage et de l'esprit dans lequel il est écrit, par cet extrait rapide des articles les plus importants.

L'auteur américain ne débute pas dans son prospectus de maniere à se concilier la bienveillance de certains journalistes.

" Il est peut-être imprudent (dit-il avec moins de précaution que de franchise) de publier des vérités utiles sous le titre d'*Annales Philosophiques*, à une époque où quelques écrivains se déchaînent avec tant de fureur contre les philosophes; mais pour peu qu'on examine la conduite de ces Messieurs, et qu'on connaisse leur personne, on ne tarde pas à s'apercevoir que ces fauteurs de l'ignorance et du despotisme, bien payés pour faire des dupes, gagnent d'autant plus légitimement leur salaire qu'ils trahissent plus effrontément leur conscience."

Après s'être fait une querelle avec la secte antiphilosophique, notre habitant de la Louisiane s'en fait une autre avec les savans.

" Quant à la partie des sciences naturelles, malgré toutes les observations et les découvertes nouvelles, l'esprit humain *n'a pas fait un seul pas vers le secret de la nature :* (faire un *pas* vers un *secret*, est visiblement une phrase de l'autre monde) les opinions sont partagées et combattues dans toutes les sciences, et les phénomenes qui par hasard se découvrent, viennent à la traverse des hypotheses les plus accréditées. En vain change-t-on les dénominations anciennes; en vain imagine-t-on de nouvelles propriétés occultes; les théoris n'en deviennent que plus embrouillées; ni le style recherché, ni le ton tranchant, ni les formules algébriques ne peuvent les éclaircir et les rendre vraisemblables; les méthodes de l'analyse et de la synthese sont également infructueuses, etc."

Nous laissons aux savants le soin de réfuter une assertion qu'ils trouveront pour le moins téméraire; mais puisque je suis en train de dénoncer à l'Europe les opinions irrévérentes de quelques lettres américaines, je lui signalerai, par forme de digression, un certain Arthur Walker de New York, qui s'est avisé de publier, l'année derniere, une diatribe contre les médecins, dans laquelle il prétend prouver que la médecine est une science *tout aussi utile, tout aussi raisonnable que la chiromancie, l'alchymie et l'astrologie judiciaire.* Comme avec beaucoup d'esprit et d'instruction on peut soutenir même avec avantage les paradoxes les plus évidents, M. Walker est parvenu à rassembler, à l'appui de son opinion, une telle masse de faits, qu'il n'est point d'homme *en santé* qui ne soit tenté de les prendre pour des preuves. Ce qu'il y a de fâcheux pour ceux qui professent ainsi que moi le plus profond respect pour *Hippocrate et sa brigade*, c'est que cet apostat du dieu d'Epidaure (M. Walker avait étudié pour être médecin), traite la question le plus sérieusement du monde, et se sert contre la science qu'il abjure des armes qu'elle lui a fournies. Croira-t-on qu'après avoir porté l'audace jusqu'à poser en principe *qu'en tout pays la mortalité est en raison inverse du nombre des médecins*, il ne craint pas d'en administrer, ce qu'il appelle la preuve, dans un tableau statistique de deux cents villes environ, où il fait le relevé du nombre des médecins comparé au mouvement de la population dans ces mêmes villes

pendant l'espace de dix années. Je me contente d'appeler l'attention des docteurs sur cette scandaleuse brochure, et je reviens, sans autre écart, aux *Annales publiées à Philadelphie.*

Le premier article contient *des vues générales* sur le continent de l'Amérique, son antiquité et ses principales révolutions. L'auteur y réfute assez victorieusement, à ce qu'il me semble du moins, l'opinion trop légérement établie, que le continent d'Amérique est récemment sorti du sein des eaux; il tire son principal argument de la hauteur des montagnes, beaucoup plus élevées que celles des trois autres parties du monde, et par cela même plus anciennement délivrées des eaux qui les ont couvertes.

" On trouve sur les Cordilieres (à ce qu'il prétend) des marbres, des collines de craie, des lits de coquilles, des cornes d'ammon, quoique Buffon*, Bouguer et la Condamine aient dit le contraire. Les profondes vallées du Pérou contiennent des débris de montagnes volcaniques qui s'y sont écroulées, et qui supposent une antiquité incalculable. Les deux Amériques conservent les traces d'anciens volcans disparus depuis dix milliers de siecles, et ces débris sont à toutes sortes de distances de la mer; on voit fréquemment flotter sur le Missouri des pierres ponces que ce fleuve détache du pied des montagnes et des collines de ces contrées. On trouve encore des colonnes de basalte renversées et enfouies sous plusieurs couches de terre amoncelées par les rivieres; on en a même découvert dans la province des Illinois à plus de 300 lieues de la mer. Que de siecles attestés par ces ravages!"

Après avoir réfuté la double hypothese de la *nouveauté* du continent d'Amérique, ou de sa séparation de l'ancien par la submersion de cette terre atlantique, objet de tant de recherches et de conjectures, l'auteur s'attache à prouver que c'est avec tout aussi peu de fondements qu'on a élevé la question oiseuse de savoir à quelle race d'hommes de l'ancien continent le nouveau était redevable de ses habitants. Il suppose, avec Voltaire, que la même main qui a semé les campagnes d'Amérique de plantes et arbres étrangers aux autres climats, qui a peuplé ses forêts d'oiseaux, de reptiles et de quadrupedes qui ne se trouvent point ailleurs, a bien pu y faire naître une espece d'hommes que sa constitution physique et morale distingue essentiellement des Indiens de l'Asie, des Tartares, des Européens et des Negres.

Continuant à relever des erreurs accréditées par de grands écrivains d'Europe, l'habitant de la Louisiane affirme que non-seulement il n'est point vrai que les cinq grands lacs du haut Canada renferment des eaux pestilentielles, mais qu'elles sont au contraire potables et très-saines; que ces lacs nourrissent une grande quantité de poissons, qu'ils se communiquent entr'eux par des détroits navigables (à l'exception de celui de Niagara, dont les cascades nécessitent un trajet de terre d'environ trois lieues), et qu'en conséquence ce serait un très-mauvais service à rendre à ces contrées que d'entreprendre, comme le proposent quelques voyageurs de cabinet, de dessécher ces mers douces et paisi-

* L'auteur se trompe; Buffon, loin de partager à cet égard l'opinion de la Condamine, s'exprime ainsi: J'avoue que, malgré le témoignage de ce célebre observateur, je doute encore, et je suis très porté à croire *qu'il y a dans les Cordilieres, comme partout ailleurs, des coquilles et d'autres pétrifications marines*, mais qu'elles auront échappé à ses recherches." (Buff. *Théor. de la terre.*)

bles dont les peuples riverains retirent de si grands avantages.

Dans l'article suivant, qui contient quelques observations de peu d'intérêt sur la riviere des Illinois, l'auteur, à propos de la cascade dite le saut de Niagara, émet une opinion dont les naturalistes seront plus satisfaits que les théologiens.

" On se persuade difficilement qu'il a été un temps où le saut de Niagara n'existait pas, et qu'avant sa formation les eaux des grands lacs se rendaient dans le Mississipi par une ou plusieurs issues. C'est un fait, cependant, dont tout observateur attentif ne pourra manquer de se convaincre.

" Le saut de Niagara se trouve directement dans les prolongement de la principale chaîne des Apalaches ou Alléganies: la coupure qui s'y est formée est même encore très-étroite; le flanc des montagnes voisines est une roche très-dure et homogene: celle que la cascade a minée et coupée perpendiculairement est d'une nature exactement identique. Ainsi ces montagnes n'en faisaient qu'une dans le principe; et comme elles sont terminées par des plateaux d'une hauteur égale, on doit en conclure qu'ils sont les débris d'une plaine élevée qui les réunissait. Les tremblemens de terre et les écartemens de la roche primitive ont pu commencer l'ouverture que le temps et le passage des eaux ont agrandi de siecle en siecle.

" Quelques voyageurs anglais ont eu la curiosité et la patience d'observer la quantité de dégradations que cette chute occasionne dans une année, et ils ont estimé par le calcul, qu'il a fallu *vingt mille ans* pour couper ce rocher et le mettre dans l'état où il se trouve. On pourrait se contenter de ce laps de tems, si la substance de cette roche était calcaire; mais sa dureté, son indissolubilité ont nécessairement exigé un temps plus considérable. La comparaison des dégradations actuelles avec celles qui ont eu lieu dans des temps plus reculés est nécessairement inexacte. Si l'on joint à la hauteur de la grande cascade celle des petites qui la précedent, on aura une coupe de deux cents pieds de hauteur. Si à cette chute on joint un large canal de deux cents pieds de profondeur sur quatre ou cinq lieues de largeur, que les eaux ont creusé dans la montagne pour se rendre dans le lac Ontario, on se convaincra que *cinquante mille ans* sont encore un terme trop court pour cette immense opération de la nature."

Jusqu'ici on a cru assez généralement que l'Amérique n'avait point été connue des anciens, et que les îles Fortunées, autrefois si célebres, étaient celles que nous nommons aujourd'hui Canaries. *Un essai sur les iles Fortunées*, contenu dans ce même numéro des Annales de Philadelphie, a pour but de prouver que les îles appelées par nous Canaries, sont les anciennes *Hespérides*, et que les *îles Fortunées* ne peuvent être que les grandes îles sous le vent de l'Archipel mexicain, c'est-à-dire, *Porto-Rico*, *Cuba* et *Saint-Domingue*. L'erreur vient, s'il faut en croire l'auteur américain, de ce qu'il a plu à un gentilhomme normand (Jean de Bettancourt), qui découvrit, au commencement du quatorzieme siecle, un petit groupe d'îles à quelques centaines de lieues des côtes de l'Europe, d'appeler l'une d'elles du même nom de Canarie, que Pline et Ptolémée donnent à l'une des îles Fortunées.

En rapprochant ce que les anciens ont dit de ces îles célebres, l'auteur démontre (comme l'ont fait avant lui Samson, Vossius et plusieurs au-

tres modernes), que ces descriptions ne peuvent, du moins à beaucoup d'égards, convenir aux Canaries ; mais il me semble qu'elles conviennent beaucoup moins encore aux îles de Saint-Domingue et de Cuba. Selon Pline, *les îles Fortunées étaient éloignées des côtes occidentales d'Afrique de dix mille stades* (environ 500 de nos lieues, ce qui ne fait guere que la moitié de la distance qui sépare le cap Bajador (limite de la navigation des anciens) de l'île de Saint-Domingue ; *elles étaient riches et fertiles ; la population était considérable ; les pluies douces, rafraichissantes et modérées ; les vents frais, l'air pur et si tempéré que le changement des saisons était à peine sensible*, &c.

Ceux qui ont habité quelque tems sous le ciel brûlant de Saint-Domingue ne reconnaîtront probablement pas cette île à une pareille description. On pourrait multiplier à l'infini les objections contre cette conjecture, mais la plus forte, et celle qui dispense de toutes les autres, naît de l'impossibilité où l'on est de supposer que les anciens, à qui l'usage de la boussole était inconnu, aient pu, dans aucun tems, entreprendre une navigation dans la haute mer, loin de toutes côtes auxquelles ils pussent se rallier, et privés du seul moyen de direction qui permette aux navigateurs de les perdre de vue.

Dans ces Annales, tout ce qui tient à l'histoire, aux voyages, à la topographie de l'Amérique, est, comme on devait s'y attendre, fort supérieur à la partie philosophique et littéraire. Aussi passerai-je sous silence des *remarques sur les principes de la philosophie naturelle de* la Metterie. L'auteur y combat avec des armes trop inégales contre celui dont il s'efforce de renverser le système. Pour prouver que M. de la Metterie a tort de prononcer, avec la plupart des astronomes, *que les cometes sont de véritables planetes et non des météores*, ce n'est pas assez d'affirmer le contraire, par la seule raison que les prédictions faites sur leur retour ne se sont pas vérifiées. En attaquant des hypotheses ingénieuses, appuyées par des calculs et des raisonnemens, il ne faut pas y substituer des assertions sans preuves. On peut aisément concevoir que M. de la Mettérie ait entrepris de prouver par analogie, que les planetes et les étoiles sont habitées ; mais on ne devine pas sur quels fondemens l'auteur des *Remarques* peut affirmer *que la stature des habitans de Sirius et de Saturne est à peu de chose près la même que la nôtre, et qu'ils ont tout juste le même nombre de sens ;* s'il faut absolument avoir un avis sur cette question si voisine du ridicule, on se rangera plus volontiers, je pense, à celui du philosophe *Micromégas*, qui se donne du moins pour avoir été sur les lieux.

JOUY.

ANECDOTE SENTIMENTALE.

Il vient de se passer à Fahlun un événement qui pourrait figurer dans un roman. En travaillant à établir une nouvelle communication entre deux puits de mines, on a trouvé le cadavre d'un mineur, conservé en entier et imprégné d'eau vitriolique. Ce corps, trouvé dans un état de mollesse, se durcit dès qu'il fut en contact avec l'air. Les traits de cet individu n'ont été reconnus par personne ; on s'est seulement rappelé que la catastrophe à la suite de laquelle il s'était trouvé englouti dans les entrailles de la terre, avait eu lieu il y a cinquante ans. On avait déjà cessé de chercher des rsnseignements sur le nom de cette victime, lorsque tout-à-coup

une femme décrépite s'avance, appuyée sur ses béquilles; elle s'approche du cadavre, et y reconnaît un jeune homme à qui elle avait été promise, il y a un demi-siecle. Elle se jette sur ce corps raide, qui ressemblait à une statue de bronze; elle l'arrose de ses larmes, elle s'évanouit de joie d'avoir, avant de descendre au tombeau, encore une fois revu l'objet de sa tendresse. On peut plus aisément se figurer que retracer le tableau singulier qu'offrait ce couple, dont l'un, enterré depuis 50 ans, avait conservé tous les traits de la jeunesse; tandis que l'autre, courbée sous le poids des années, avait conservé tout son amour.

SUR LES BRUITS D'UNE RUPTURE ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE.

Les nouvelles que l'on a reçues la semaine derniere de diverses parties du Continent, les rapports uanimes des voyageurs, s'accordent à dire que la politique du Cabinet de Russie vient de subir un changement complet; que des armées russes s'avancent sur le Niémen, et que l'on observe des mouvemens correspondans de la part des troupes françaises en Allemagne.

Ces derniers rapports sont confirmés, en quelque sorte, par les gazettes allemandes qui disent que l'on attend à *M*agdebourg un corps considérable de troupes françaises. Elles ajoutent, à la vérité, que cette marche a été ordonnée par suite des ordres séveres donnés par Bonaparte pour l'exclusion des Anglais de tous les ports de la Baltique.

Il est difficile de ne pas croire qu'il existe des différends sérieux entre les deux gouvernemens; il est plus que probable qu'Alexandre a maintenant les yeux ouverts sur les illusions dont il a été bercé; qu'il s'est réveillé de son trop long sommeil; et il est extrêmement croyable qu'il recule aujourd'hui épouvanté à l'aspect du précipice sur le bord duquel son insidieux conducteur l'avait mené insensiblement.

Mais ces soubresauts politiques, ces saillies désordonnées, ces réflexions subites, sont bien loin d'être des symptômes encourageans, dans un cabinet dont l'objet est de résister à l'ambition froide, calculée, audacieuse et persévérante d'un homme tel que Bonaparte.

Depuis la mort de la grande Catherine, le caractere de la politique russe a été la passion, la vengeance, des projets d'ambition ruineux et funestes. Selon toutes les apparences, l'esprit qui préside aujourd'hui au conseils de ce cabinet présomptueux et suffisant, est encore ce même esprit aveugle, impétueux, et calculant tout de travers.

Les ressources de l'empire russe, dirigées par un souverain qui posséderait les grandes vues et l'énergie du Czar Pierre, uni cordialement et fermement avec la Grande Bretagne, sont presque incalculables. Mais maniées par le faible et capricieux Alexandre, quelque bien pensant qu'il puisse être, secondé par un ministere de la même trempe, elle ne sont dans l'état actuel de l'Europe . . . RIEN DU TOUT.

D'après ceci le lecteur concevra aisément que nous ne sommes disposés à nous réjouir en aucune maniere d'une révolution politique qui pourrait entraîner la Cour de Russie à des hostilités immédiates avec Bonaparte.

Mais si ce changement avait été amené par la réflexion, s'il avait été mûrement calculé, si l'on agissait en conséquence avec discernement et dignité, si l'on évitait de chercher à assouvir subitement un ressentiment dangereux, si l'on opposait aux menaces de l'ennemi commun et à ses artifices de la fermeté et de la raison,—alors ce serait une révolution qui remplirait les vœux et exciterait les espérances de tout ce qu'il y a en Europe d'hommes bien pensans, bien disposés et raisonnables.

Malheureusement lorsque l'on connait la situation véritable de ce pays, il est impossible de ne pas éprouver les plus vives alarmes en pensant à la détermination qu'on prétend que le cabinet russe vient de prendre. Les finances de la Russie sont en désordre; ses armées ne sont pas complettes; ses conseils sont vacillants, capricieux, téméraires, en un mot incapables; sa réputation militaire est perdue dans l'opinion publique; son inconstance est devenue proverbiale, et son bon sens même plus que problématique.

Dans de telles circonstances, nous frisonnons des périls auxquels Alexandre est exposé, et avec lui la cause à laquelle nous devons prendre intérêt s'il entre en guerre avec son habile et intelligent antagoniste.

Dans cette lutte désespérée, la Russie ne peut compter sur le secours d'aucun des états

de l'Europe à l'exception de la Grande Bretagne, qui ne peut cependant lui envoyer que ses bons vœux et un peu d'argent ; tandis qu'elle doit s'attendre à voir la moitié du continent la combattre sous les auspices et sous les bannieres de Bonaparte.

Si donc elle demande l'opinion de notre cour, nous croyons que ce serait faire une insulte à notre gouvernement que de ne pas croire qu'il lui conseillera, qu'il employera tous les argumens possibles pour la pénétrer de la nécessité, de se tenir vis-à-vis de la France dans les bornes de la modération, d'employer auprès de l'ennemi ses propres artifices, de l'amuser par des négociations.

Déjà engagée avec la Porte dans des hostilités où elle n'a déployé ni grandes ressources ni énergie : exposée à la haine implacable de la Suède, qui brûle de se venger de l'atroce invasion de la Finlande et qui n'en attend que l'occasion ; méritant l'indignation de la cour de Vienne pour la conduite basse et peu généreuse qu'elle a tenue envers l'Autriche pendant la derniere campagne ; suspecte et odieuse à Frédéric Guillaume, qu'elle a consenti à dépouiller, la Russie n'aurait en ce moment pour toute perspective qu'une suite de revers de l'espece la plus sérieuse, et qui compromettrait même son existence, si elle avait la témérité d'entrer en lice cette année contre Bonaparte.

Ses soldats sont excellens, mais elle n'a pas un seul général qui ait quelque réputation. Le peuple y est singulierement propre à la guerre. Il est brave, hardi, patient, actif : mais le gouvernement y manque totalement de l'intelligence et de l'énergie nécessaires pour y employer utilement ces belles qualités. Le Russe aime son pays ; mais la cour y est souillée par des goûts étrangers, elle y est soumise à une influence étrangere, et hors d'état de mettre en action le grand ressort de l'amour de la patrie.

En un mot, nous craignons, nous conjurons cette nouvelle guerre, autant que nous détestions, il y a quelques mois, la conduite impolitique, aveugle et rapace de ce même cabinet.— *(National Register.)*

FAIT SINGULIER.

Au Muséum de M. Peale dans la Maison de Ville, une grenouille, un oiseau et un Serpent à Sonnettes vivent dans la plus parfaite harmonie.

DOLEANCES

Des Peuples du Continent de l'Europe au Sujet

DE L'INTERRUPTION DE LEUR COMMERCE ;

Adressées

A TOUS LES PRINCES DE CETTE PARTIE DU MONDE.

JANVIER, 1810.

(Le pamphlet qu'on va lire nous est parvenu d'Hambourg; il circule secretement sur le Continent, et y fait beaucoup de sensation. La police française à Hambourg a offert une récompence de 600 rixdallers à celui qui en dénoncerait l'auteur et l'mprimeur, et il est défendu, sous peine de payer une amende de 300 rixdallers, d'en avoir un exemplaire en sa possession.)

SOUVERAINS, PRINCES, PERES DES PEUPLES,

Daignez écouter les plaintes que nous arrache l'interdiction générale qui pese sur notre commerce! La preuve de leur justice et de leur haute importance se montre assez clairement dans l'affligeant tableau de l'état auquel sont réduits aujourd'hui les peuples du Continent.

Après quelques années de cette guerre commerciale déclarée à l'Angleterre et dont on nous avait fait attendre de si grands résultats, il doit nous être permis d'examiner quels ont été ces résultats, et de nous assurer si le succès à répondu à l'attente.

Cet examen nous fait voir que le Continent souffre, perd et s'apauvrit de jour en jour, tandis que la Grande-Bretagne prospere, s'enrichit et ne ressent aucune des suites dévastatrices de ces entraves qui nous accablent. Bien loin de là! d'année en année, la Grande-Bretagne parvient à se rendre plus indépendante du continent, s'ouvre de nouveaux canaux à l'extérieur, et découvre de nouvelles ressources dans son propre sein ; comme la France elle-même n'apprit jamais mieux à connaître

les siennes et à exploiter son sol que durant les annees de 1793 à 1796, où le projet fut formé de l'affamer en bloquant ses ports et en la privant des grains étrangers.

L'Angleterre tire actuellement ses grains de l'Amérique, de la Barbarie, de la Sicile et de son propre sol dont la culture s'augmente et se perfectionne tous les ans. Elle en ménage en outre une grande quantité par la mesure prise de ne pas consommer d'orge pour la distillation des eaux-de-vie qu'on extrait maintenant du sucre exlusivement, au moyen de quoi l'excédent de cette denrée se maintient aussi à un prix raisonnable.

Le vin lui est fourni, outre le Portugal, par Madere, les Canaries, le Cap, la Sardaigne, la Sicile, l'Espagne, la Grece, et même par mille voies qui lui apportent les vins de France.

L'Amérique méridionale lui livre ses peaux ; l'Amérique Septentrionale ses bois de construction. De là lui viennent aussi le fer et le cuivre, ainsi que de l'Inde, du Pérou et de ses propres mines. Elle tire des chanvres du Bengale, et bientôt elle en trouvera une quantité suffisante en Irlande ou de vastes marais viennent d'être mis en desséchement pour cette culture. Cette derniere île lui fournit des toiles et du fil en abondance.

L'Angleterre sait maintenant se passer des suifs de la Russie : elle y supplée, non seullement par l'huile de poisson rafinée, mais encore par l'emploi ingénieux du gaz inflammable. Elle sait de même tirer du charbon mineral qui s'y consume, de la poix, du goudron, de la résine, et de la térébentine. La colle de poisson se prépare aujourd'hui des débris de toutes sortes de poissons qui n'avaient jamais été employés à cet usage.

Les fabriques de soie anglaises savent déjà donner à la soie des Indes et à celle de la Chine, une préparation qui leur permet d'en faire de beaux tissus et se passer de toute autre. Les manufactures de laine emploient de même avec succès les laines britanniques.

Quant à l'exportation de ses produits, nous voyons que le blocus Européen gêne si peu la Grande Bretagne que ses fabriques ne s'en aperçoivent presque pas, d'autant que l'écoulement de ses objets manufacturés dans l'Inde et dans les deux Amériques s'augmente tous les ans d'une maniere prodigieuse.

Enfin, il est prouvé par les calculs les plus authentiques, connus de tous les publicistes, pâr le rapport des voyageurs les plus instruits et les plus impartiaux, que l'industrie du commerce, le revenu public, le crédit, non-seulement n'ont point baissé en Angleterre, durant le cours de ses dernieres années, mais au contraire n'ont fait que s'accroître ; que l'activité, la prospérité et l'aisance y regnent dans toutes les classes ; et que par conséquent ce pays peut soutenir l'état de choses actuel pendant dix ans, peutêtre même plus.

Quels sont, à coté de cela, les maux terribles que souffre le Continent ! lui, dont les ports sont fermés, dont les navires ne peuvent plus servir aux échanges indispensables à l'existance de ses diverses parties, échanges auxquels il est prouvé maintenant que la voie de terre ne peut aucunement suffire ! Tout l'état social de cette partie du monde est cependant établi et fondé sur ces échanges mutuels, maintenant rendus imposssible ; chaque région y a un besoin pressant des autres, chacune d'ailleurs doit se procurer ce qui lui manque par l'échange de ses propres productions ; la France et

l'Italie, en livrant des vins, des huiles, des soies, etc. l'Allemagne des grains, des chanvres, des toiles, des bois, du fer et du suif. Chacun voit s'accumuler, se détériorer et périr dans ses mains la surabondance de ses propres denrées, sans pouvoir se procurer du dehors celles qui lui sont le plus indispensables, et perd par là jusqu'au désir et au courage de cultiver le sol qui lui appartient.

Une autre source de souffrances pour le Continent, est la privation des denrées que lui livrait l'Angleterre, et dont l'absence paralyse une partie considérable de son industrie, commes les cotons bruts et filés, plusieurs matieres colorantes, les drogues nécessaires à la pharmacie : il lui est même interdit de suppléer à ces denrées par celles de même nature qu'on pourrait tirer d'Amérique.

Ces entraves ne nuisent pas seulement à une ou à quelques branches du commerce et de l'industrie des peuples en particulier ; elles étendent leurs funestes effets sur toute la somme du bonheur et de l'activité industrielle du Continent. Tout y est troublé, obstrué, oppressé. Les gênes, les visites, les certificats, les droits prélevés jusques sur les marchandises non prohibées, l'augmentation excessive des taxes de la poste, rendent pénibles et même restreignent les communications continentales d'une région européenne à une autre, les communications littéraires, celles des familles et des particuliers entr'eux. De même, l'inaction absolue où sont les peuples maritimes, l'impossibilité de se livrer à la pêche, les deshabituent de leur élément, les rendent pour l'avenir inhabiles au service de la mer, nous privent de ces pépinieres naturelles de matelots, et nous réduise à l'impossibilité de remonter un jour des flottes marchandes et guerrieres qui puissent rivaliser avec celles de la Grande Bretagne, dont la supériorité indéfinie se trouve de la sorte toujours plus assurée.

Celui qui ne se serait pas encore convaincu de l'influence sans bornes d'un commerce qui vivifie tout l'ordre social, pourrait s'en assurer facilement par la simple considération de ces effets contraires à la liberté, par lesquels nous voyons les sources de la prospérité et des richesses se dessécher peu-à-peu, se tarir et se fermer. Ce n'est pas le commerçant seul qui en souffre, c'est tout ce qui dépend et qui vit du commerce, tout ce qui y a ses fonds placés ou qui lui a voué son industrie et ses travaux.

Ainsi, rentiers, manufacturiers, courtiers, commis, agents de toute espece, gens de mer, bateliers, emballeurs, portefaix, et autres ouvriers à qui leur pain quotidien est enlevé, et qui, dans tous les pays, forment une classe si nombreuse, le peuple qui vit du travail que lui demandent les riches, ceux qui fabriquent pour ces derniers, vêtements, souliers, meubles, etc. commencent tous aussi à s'apercevoir du défaut de mouvement et à sentir la misere.

Ce qui rend cette misere générale et profonde, c'est que ce même dénuement s'étend jusqu'à la classe des cultivateurs, des vignerons, dont on ne vient plus l'argent à la main, enlever les productions.

Quoi d'étrange, si dans une telle position, tous courage manque pour ensemencer ou planter les champs et les coteaux que ce defaut de culture ruine pour les années suivantes ? Ces considérations qu'il serait facile d'etendre et de développer, doivent faire assez reconnaitre que le continent ne peut plus supporter cette stagnation dans les rapports ordinaires de la vie.

Bien plus, comment les peuples pourraient-ils plus long-temps supporter les charges, les impots, les contributions, dès lors que les canaux de recette sont fermés? Le Prince Eugene de Savoie disait sagement en 1717. "Personne ne se plaignit d'une taxe énorme, mais très-bien répartie, que je proposai sur toute la monarchie, en lui fournissant des moyens de commerce, auxquels personne n'aurait pensé." *

C'est dont principalement à l'interruption du commerce qu'il faut attribuer l'extrême misere qui afflige aujourd'hui l'europe, depuis une extrémité du Continent jusqu'à l'autre, *misere que la paix continentale seule ne parviendra pas à soulager.*

Les pays mêmes oú ne retentit pas immédiatement l'effroyable cri de la guerre, se sentent opprimés, paralysés; ils voyent le present sans secours et l'avenir sans espoir. Quiconque en a le moyen, médite son émigration vers l'Angleterre ou vers l'Amérique: et parmi ceux à qui il est interdit de quitter cette terre désolée, combien n'en est-il pas qui ont déjà péri de leur douleur!

Il est encore un motif qui ne peut être vu avec indifférence par les gouvernemens; c'est l'immoralité, le manque de foi et de probité auxquels la misere et le dénuement font faire des progrès si rapides et si effrayans. Les peuples habitués jusqu'ici à voir dans leurs chefs une seconde providence qui veillait sur leur bien-être, obéissaient sans peine à des lois dont ce bien-être était le but évident. Aujourd'hui une loi nouvelle, qui leur interdit les moyens de pourvoir à leur subsistance, les frappe de stupéfaction. La plupart ne peuvent se convaincre de la réalité absolue de ses défenses et en excusant de cette sorte la violation. Ainsi les peuples s'accoutument au mépris des ordres et de l'autorité publique. Combien un tel état de choses ne crée-t-il pas de coupables? Combien poussés par la necessité et par le désespoir, se livrent au vol, à l'escroquerie, et à défaut de voies licites recherchent les plus criminelles. De là, les faux sermens, la corruption mille fois tentée, et pas toujours en vain, des suppos de la prohibition, ce qui fait voir que le peu d'aisance qu'il est encore possible d'obtenir, doit se concentrer dans les mains les moins pures, celles des corrupteurs et de ceux qui se laissent corrompre, tandis que plus la probité est sévere, plus le poids de l'infortune doit retomber sur elle.

PRINCES, PERES DES PEUPLES, vous qui entendez leurs plaintes et leurs gémissemens, c'est vous que leurs priere invoque, c'est en vous que leur espoir cherche un refuge, vous deviendrez leurs intercesseurs; c'est vous qui porterez leurs doléances jusqu'au pied du trône impérial *du grand* Napoléon; qui éclairerez sa religion sur cet état de crise et de souffrance, que, sans doute, on ne lui a pas encore représenté avec vérité; c'est à sa main puissante, c'est à son génie à nous sauver, à faire disparaitre les entraves, dans lesquelles nous périssons, *et à concilier ses nouvelles mesures avec l'accomplissement de ses grandes vues.* Puissiez-vous jouir de l'inappréciable félicité de régner sur des peuples heureux, satisfaits, reconnaissans, fideles et vertueux! ce bonheur est, sans doute, le plus grand que le ciel puisse vous départir!

* Mémoires du Prince Eugene de Savoie. Weymar, 1809, page 146.

MADAME CLARK.

Les Mémoires de Madame Clark, écrits par *elle-même*, ont été achetés par le Comte de Chichester pour 10,000 livres sterlings à dessein de les supprimer.—Le *Paradis Perdu* de Milton ne se vendit que 15 livres sterlings.

RELATION OFFICIELLE DU MARQUIS DE SOMERUELOS, GOUVERNEUR DE L'ILE DE CUBE, &C. &C. EXPOSANT UNE PROCLAMATION SIGNÉE JOSEPH, COMME ROI DES ESPAGNES.

Très Fideiles Habitans de l'Ile de Cube !

Sachez : que les émissaires soit du Tyran Napoléon, ou de l'odieux Joseph Bonaparte, dont je vous fis part de la mission le cinq de Février dernier, ont chargé de faire circuler dans les Amériques Espagnoles une proclamation insinuante qui m'a été communiquée par un zélé patriote. Il y feint que son premier objet est de vous attirer à son obéissance, mais comme il ne peut pas se dissimuler qu'un pareil projet serait chimérique, on n'aura pas de peine à croire que son *véritable but* est de semer des paroles destructives, d'introduire la discorde en divisant les opinions, et inspirer surtout de la méfiance pour l'Angleterre notre généreuse amie, la priver de votre commerce et obtenir par ce moyen indirect sa ruine et la votre.

On croira d'abord que d'après les règles de la saine politique, j'aurais dû m'occuper à prendre des moyens pour empêcher sa propagation ; mais comme la meilleure sureté contre les piéges est de les mettre en évidence, j'ai cru à propos de la publier à la lettre avec son orthographe, pour que vous y voyiez, comme dans un miroir, son caractere sanguinaire, et ses desseins impies. Son contenu est comme suit :

PROCLAMATION
DE
DON JOSEPH,
Roi des Espagnes. (a)

Espagnols de mes possessions de l'Amérique! (b)

Votre Souverain légitime vous exhorte à la soumission si vous ne voulez pas encourir la peine et le chatiment qui est réservé à des sujets rebelles. Déjà ceux de la Métropole que l'aveuglement avait porté à la révolte, ont été punis de leurs forfaits ; et au contraire ceux qui ont obéi sans résistance et se sont rendus à la voix de la raison, jouissent maintenant de la paix, du bonheur et de la félicité. Seriez vous aveuglés au point de vous refuser à ce qui doit contribuer à améliorer votre sort ? Ecouteriez vous plutôt les suggestions des hommes pervers qui ne cherchent qu'à vous égarer, que la voix d'un pere tendre qui n'a point d'autre objet en vue qu'à faire votre bonheur ? non, je ne puis me persuader un événement aussi mélancolique.

Si contre mon attente vous persistiez dans votre erreur, je vous punirai comme des enfans rebelles ; et l'exemple que j'infligerai contre les chefs de la révolte sera si sévère, que les plus intrépides en frémiront. Mais si vous vous rendez à la cause de la justice et de la raison, je vous récompenserai conformément à ce que vous le mériterez. C'est en vain que vous prétendez soutenir les droits d'un phantôme de roi qui n'en a plus, puis qu'il les a volontairement cédé à mon auguste frere l'Empereur des Français. Ne suis-je pas votre roi légitime puisque ces mêmes droits m'ont été cédés par celui qui en avait le droit ? Oui je suis votre roi, et toute ma sollicitude est de vous rendre tous heureux. Ainsi ralliez vous à mes étendards sans perdre du tems ; ne prolongez pas d'avantage une désobéissance qui vous conduirait tous à votre ruine.

C'est par votre union, mes bien aimés sujets, et votre confiance en moi que l'hydre du fanatisme peut être détruite ; et par vos efforts combinés et ma sollicitude votre

(a) Notre Bien-aimé Ferdinand VII, par la grace de Dieu, est le Roi des Espagnes.

(b) Sa Divine Majesté ne permettra pas que tu usurpes en Amérique aucune des possessions de Ferdinand VII.

sort sera bientôt changé—de l'état de degradation dans lequel l'ignorance et une administration vicieuse vous tenait, vous vous éleverez au plus haut degré de gloire et de prospérité. N'écoutez par les suggestions artificieuses d'un monacale hypocrite qui a intérêt de vous induire en erreur pour mieux vous gouverner ; mais écoutez les paroles de paix que des pasteurs éclairés vous adresseront pour votre bonheur et le salut de vos ames. Ceux là vous éclaireront sur les principes de la religion, mais ils ne vous induiront pas en erreur. Il est tems que les Espagnols des deux Hémisphères reprennent leur rang parmi les nations civilisées que le fanatisme avait jeté dans la dégradation et l'abrutissement, et qu'ils paraisssnt être les descendans de cette nation autrefois si vaillante, si généreuse, et si illustre.

Ne croyez pas que Ferdinand pour qui les Espagnols d'Europe ont levé l'étendard de la révolte, les approuve—Non ; écoutez ce qu'il dit à la Junta, composée de quelques factieux qui prétendent gouverner en son nom, et qui a prolongé les maux de l'Espagne. Ecoutez-le, lui dire, ainsi qu'à tous les Espagnols, d'un accent d'indignation :

" Espagnols, votre rebellion contre votre roi légitime me navre le cœur. Qu'intentez-vous? Voulez-vous être tous exterminés? Au nom de ce dieu que nous adorons ayez pitié de vous mêmes. Apprenez, aveugles que vous êtes, que la cession que j'ai faite de mes droits a été volontaire, et qu'elle n'a eu d'autre but que de vous conduire au bonheur.

" Les Anglais, ennemis de tout ce qui peut conduire une nation à la prospérité, combinés avec le fanatisme qui dominait malheureusement en Espagne fomentaient les discordes civiles pour nous faire déchirer entre nous, et par là retarder l'accroissement de l'Espagne, et moi, d'accord avec le grand Napoléon, pour déjouer ces projets pernicieux, avons pris le parti de déguiser notre conduite pour en venir à un résultat heureux Méfiez-vous de tout ce qui pourra vous être dit de contraire, car il sera faux. Ayez assez de bon sens pour découvrir que ce coup de politique n'a été pratiqué que pour conduire la nation Espagnole au plus haut degré de prospérité. Ainsi mes bien aimés Espagnols ralliez-vous tous à l'étendard de ce roi vertueux qui vous gouverne aujourd'nui si vous voulez me faire plaisir et devenir heureux. N'écoutez ni les suggestions de cette Junte qui vous a égaré, ni les promesses captieuses des Anglais, nation aussi machiavelique qu'elle est dangereuse, parce qu'elles ne tendraient qu'à vous plonger dans un abime de malheurs. Ils affectent de la philantropie ; mais bien loin de mériter cette épithète, ils sont les ennemis acharnés de l'espèce humaine ! Les Anglais ! nom qui ne doit être prononcé qu'avec un frémissement d'horreur, après avoir plongé l'Europe dans les calamités de la guerre pendant une longue série d'années, en se disant vos amis, vous font détruire par leurs insinuations insidieuses pour gratifier leurs vues ambitieuses.

" Se sont-ils insinués parmi vous, ces hommes de toutes les nations, pour vous aider à faire de bonnes loix ? ont-ils l'intention de vous aider à arrêter les crimes qui se commettent depuis si longtems dans notre pays ? détruire les vices et l'esprit de parti qui vous agitent ? empêcher qu'une classe n'en opprime pas une autre ? et rendre tous les citoyens égaux aux yeux de la loi? Non, Espagnols, les bienfaits que le grand Napoléon a déjà répandu sur

les parties qu'il occupe, ceux qu'il prépare pour toutes les Espagnes en leur donnant de bonnes loix par l'entremise de son frere Joseph, et en protégeant votre sainte religion dégagée des abus énormes sous laquelle l'hypocrisie des moines l'avait plongée. Et ce n'est que pour s'opposer à l'accomplissement de ses bienfaits si désirés, que ces insulaires perfides viennent prendre votre parti. A cette amitié qu'ils vous offrent, d'une main armée d'un poignard invisible est attachée l'abus du pouvoir et de la vénalité ; les assassinats et les divisions intestines ; le désespoir de quelques uns et l'oppression du plus grand nombre. Mais qu'est ce que cela leur fait à eux que vous soyez heureux ou malheureux pourvu que leur but soit rempli ?

" Que leur importe votre situation ? rien : quand il seront venus à bout de vous plonger dans un abime de miseres, ils tourneront leur génie malfaisant vers un autre pays pour détourner l'orage qui est prêt à les engloutir—pour retarder leur propre destruction, qui est inévitable, ils accéléreront celle de tous les rois et de toutes les nations qu'ils séduisent—et voilà ce qu'ils desirent. Mais Espagnols jettez un regard sur les leçons de l'expérience : ils avaient séduit le roi de Sardaigne et ce souverain a été effacé de la liste des puissances Européennes.—Ils avaient séduit mon oncle le roi de Naples qui perdit également ses états.—Ils avaient aveuglé le roi de Prusse et il a perdu la belle moitié de ses états.—Ils ont séduit quatre fois l'Empereur d'Allemagne, et il est sur le point de perdre les états qui lui restaient. Ils ont séduit les nobles et les moines d'Espagne et sous peu les moines et les nobles n'existeront plus. Et c'est ainsi, que, suivant les décrets du grand Napoléon, périront tous les aveugles instrumens d'une nation que l'Europe a proscrit. Espagnols ! rappellez vous de l'état dégradant auquel un gouvernement corrompu et le fanatisme des moines vous avait plongé avant que j'eus fait cession de tous mes droits au grand Napoléon. C'est parce que je vous aime que j'ai fait ce grand sacrifice, afin que cet homme d'une énergie peu commune vous rendit heureux. Ne vous laissez pas aveugler par les promesses artificieuses des Anglais. Faites attention aux nations et aux rois qu'ils ont trompé, et considérez qu'ils vous préparent le même sort. Chassez de vos possessions tous ces ennemis acharnés de l'espece humaine et de votre sainte religion, que la France, la Russie, la Prusse, le Danemarc, la Hollande, l'Espagne, l'Italie et tous les pouvoirs avec lesquels ils avaient des communications commerçantes ont chassé de leurs ports. Ceux qui se signaleront par leur attachement et leur fidélité, le grand Napoléon, qui récompense les vertueux avec magnificence, les récompensera généreusement ; mais les traitres qui persisteront dans leur rebellion criminelle seront voués à un châtiment rigoureux et à une éternelle infamie. Soyez confians aux mesures que prend le grand Napoléon pour vous rendre heureux. Tout a été prévu pour votre sureté et pour votre bonheur. Vos ennemis et ceux de tout le genre humain ne sont puissant que par intrigue et corruption, autrement ils sont les plus bas et les plus lâches de tous les peuples. Rapportez-vous en à ce que Ferdinand vous dit : l'expérience lui a appris à les connaître ; et le jour qu'il apprendra que vous avez écouté la voix de la raison, que vous vous êtes tous soumis, sera le plus beau de sa vie."

Espagnols ! pouvez vous hésiter

un instant de vous soumettre à mon autorité après une exhortation aussi pressante de Ferdinand? Seriez-vous aveuglés au point de ne pas écouter la voix de la justice et de la raison? S'il y a des traitres parmi vous, vouez les à l'exécration publique: je saurai les punir suivant l'exigeance du cas. Chassez loin de vos bords ces monopoleurs universels qui pour se soustraire à la chûte qu'ils ont mérité, prolongent les calamités du genre-humain. Ralliez vous à mes étendards et à ceux du grand Napoléon mon auguste frere, ce sont eux qui vous conduiront à la véritable gloire et au bonheur. Si vous vous conduisez d'une maniere si analogue aux principes d'honneur qui doivent caractériser un peuple grand et magnanime, vous aurez droit à toute ma sollicitude, et vous deviendrez le peuple le plus heureux de la terre sous mon administration paternelle.

Donné à mon Palais de Madrid, le 2e. Octobre, 1809.

(Signé) JOSEPH.

REMARQUES.

Les multiplicités des observations irritantes qu'offre le contenu de cette proclamation sont très communes; mais néanmoins, il ne sera pas hors de propos, d'appeler votre attention spéciale sur chacun des passages, qui doivent nécessairement exciter votre indignation, enflammer votre loyauté et servir de nouvel aiguillon pour que vous redoubliez les efforts de votre généreux patriotisme afin de ne pas tomber sous son éxécrable domination.

On sait, que les Sentimens qui abondent le plus dans le cœur, sont les premiers, qu'on prononce et qui se présentent à la plume; et c'est pour cela que votre faux proclamateur commence son discours par ces paroles: "*Votre Légitime Souverain vous exhorte à la soumission pour ne pas encourir la peine et le châtiment qu'il se reserve envers des Sujets rebelles.* Observez attentivement, que dans ses premieres paroles il ne respire que des idées de despotisme, de cruauté et d'insulte, puis qu'il éxige votre soumission sur sa parole et sans vous permettre de consulter votre concience: il vous menace de peine et de châtimens comme qui pense ne pouvoir vous persuader par de bonnes raisons, et vous outrage, donnant l'infame titre de rebellion à votre fidélité pour votre bien aimé Ferdinand VII. et à vos nobles efforts pour défendre la patrie et votre religion.

Aprés cela, et comme quelqu'un qui se laisse emporter à l'impétuosité de son nanurel féroce, il se glorifie d'avoir fait couler le sang précieux et innocent de vos frères dans la péninsule, et même il savoure d'avance le votre qu'il médite de faire couler, comme il parait par les périodes suivans imprimés dans le premier et second paragraphe: "*Déja ceux de la Métropole que l'ignorance avait induit à la rebellion ont été châtiés pour leurs Crimes.— Si contre mon esperance vous persistiez dans votre erreur je vous punirai commes à des fils rebelles; et les sévéres châtimens que j'infligerai aux chefs de la rebellion seront si exemplaires que les plus intrépides trembleront.*" Vous avez là le fidelle portrait de son coeur sauvage dessiné de sa propre main et présent à vos yeux au comble de son (aveuglement;) comme l'argument pour vous exhorter et vous convaincre que vous serez heureux sous son gouvernement.

Il se fiigure à lui même dans le paragraphe premier que ceux qui sans aucune resistence ont obei et se sont rendu à la voix de la raison jouissent à present de la paix et du bonheur si ce qu'il supose, est vrai pourquoi l'abandonnent ils et fuyent ils journellement malgré le risque de perdre la vie, ceux mêmes qu'il a placé dans les plus hautes dignités. Et pour quoi les peuples de plusieurs provinces qui connaissent sa maniere de gouverner ont préféré le parti d'une héroique, quoique ruineuse insurrection plutôt que de se soumettre à son joug? Imagine-t'il qu'en cas que vous ignoriez que chacun des peuples qu'il domine, est un theatre de sacrileges et de violations brutales, de pillages et d'assassinats et que vous aurez oubliez les rapines commises par lui même tant dans la capitale qu'en déhors et l'incendie et la désolation de l'innocent et du faible *Villageois* ruiné à sa vue par ses légions Gallo-Barbares. Non satisfait de vous offencer de tant de maniere, il a l'insolente arrogance de se produire

dans le second paragraphe déjà cité, en ces termes: "Cest en vain, que vous prétendez soutenir la cause ou les droits d'un fantôme de roi, qui n'en a aucun, puis qu'il les a volontairement cédé à mon auguste frere l'Empereur des Français. . . Ne suis-je pas votre Roi légitime, vû que les mêmes droits m'ont été cédé par celui qui en avait seul le privilége?" Ceci s'appelle en bonne logique, ajouter le mépris à l'outrage, pour ridiculiser le serment de fidélité que vous avez prété à votre vrai et légitime roi, et vous le supposez en même tems si dégradé, qu'à force de reproches et de menaces vous soyez capables de renoncer à votre loyauté caractéristique, de méconnaitre ses droits irréfragables héréditaires, fortifié par l'acclamation uniforme des espagnols qui habitent dans les quatre parties du monde, d'oublier et de démentir, la haine que vous avez montré jusqu'ici contre cet avanturier, et de commettre la batardise de le reconnaitre pour le droit qu'il fonde en un acte de perfidie horrible et qu'ils méconnaissent et resistent ces mêmes Espagnols avec la plus grande indignation, et quelles sont les preuves de les avoir cédé volontairement à l'imposteur Napoléon, et quels sont les mérites pour lui accorder le privilége de les transferrer à l'xtravagant Joseph? C'est par perfidie, qu'on l'a arraché de sa cour par des captieux hardis, qu'on l'a outragé et forcé a faire comme les voleurs de grand chemin et ménacé du poignard pour qu'il fisse une renonciation, dont le contenu découvre l'extortion, et l'avoir enprisonné pour le maintenir sans communication, au lieu de le lui permettre libre et franche afin que nous sachion de sa propre bouche la vérité de ce qui se passe dans cette transaction, qui sera le scandale éternel du monde, l'opprobre de son génie malfaisant et l'infamie de la France! Et quand elle serait vraie et volontaire—Qui sera aussi stupide qui ne connaisse pas sa nulité essentielle?

(Nous conclurons les présentes remarques sur la proclamation de Joseph Napoléon dans notre prochain numéro.)

Résumé Politique.

Sur les conquêtes:—Lorsque Napoléon était occupé à faire la conquête de Marie Louise, un de ses voisins très intime, s'occupa dans le même tems à faire la conquète de la Guadeloupe—Ce sera probablement deux grandes époques dans l'histoire du commerce et dans celle de la politique. Il est raisonable de conjecturer qu'elles vont amener un ordre de choses inconnu jusqu'a présent, un rapprochement momentané qui n'étant point la guerre, ne sera pour tant pas la paix; une treve tacite ou les communications directes auront lieu, sans qu'aucun des deux pays paraisse reculer devant l'autre; tant les besoins des peuples sont à la longue et plus puissans et plus actifs que les volontés les plus absolues sont les plus rigoureuses de leurs maitres.

Depuis la capture de la Guadeloupe, par un de ces effets contradictoires auxquels les spéculations politiques et les paradoxes des calculateurs sont si souvent exposés, les denrées coloniales dont on craignait l'engorgement et la dépreciation ont monté de près de 20 pour cent en Angleterre. D'après notre correspondant il arrive en Angleterre de France chaque jour de nouvelles licences pour de nouveaux objets dont on manque absolument sous le gouvernement du héros: et déjà lorsqu'il s'apprête à débiter ses douceurs à sa petite Princesse, nos négocians se préparent à débiter incessamment les leurs à ses sujets—on commence, (nous remarque notre correspondant) à s'apercevoir d'un grand relâchement dans la rigueur du régime prohibitif français.

Parallèle de Bravoure:—Lorsqu'on s'attendait en France à une résistance opiniâtre de la part du *brave* Ernouf et de sa *brave* petite troupe, de ses *braves* généraux, et de ses *braves* flibustiers qui étaient la terreur des Antilles, et de ces *braves* Jacobins qui peuplaient la Pointe à Pitre et la Basseterre, en un mot, de tous ces *braves* restes de la *brave* armée du *brave* Victor Hughes; tan-

disque le viel-amiral Villaret-Joyeuse, vendu et livré disait-on, aux *traitres* Anglais devait leur remettre la Martinique à leur premiere apparition. Et pourtant il arrive aujourd'hui que le prétendu *traitre* Villaret ne s'est soumis qu'après un siége régulier, un bombardement et une attaque qui dura 27 jours ; tandisque le *brave* Ernouf a fait arborer le pavillon blanc à la premiere fusillade d'une des cinq colonnes de l'armée britannique! Le militaire qui a occupé pendant un mois 15,000 hommes à l'ennemi, est mis en jugement à Paris, tandis que son confrere le capitaine-général de la Guadeloupe sera peut-être fait maréchal et duc de l'empire!!!

Il faudra toujours rendre ces colonies à la paix. Voilà le préjugé qui existe que les deux colonies de la Martinique et de la Guadeloupe seront rendues plus florissantes à la France, en disant officiellement que ces postes sont peu de chose pour son commerce, quoiqu'il ne reste plus au grand Napoléon ni un pouce de terre ni un pavillon flottant dans tout l'hémisphère occidental. Désormais toute la sphere de ses opérations navales ne s'étendra guere pour ses corsaires que jusqu'aux Açores, limites bien bornées pour un empereur de l'ouest.

Selon les dernieres nouvelles de Catalogne, il parait que les Français ont été défait et ont perdu un grand nombre d'hommes dans une bataille que le Gén. O'Donnel leur a livrée dans le courant d'Avril.

Un autre avis de Cadix du 27 Avril mentionne la reprise de Saragosse par le Général Espagnol Don Vellacompo, occasionnée par la retraite de l'armée française en Arragon, qui était allée en Catalogne.

AVIS LES PLUS RÉCENS D'ANGLETERRE.

BOSTON, 20 *Juin*.—Par un vaisseau arrivé hier, nous avons reçu des papiers de Londres jusqu'au 14 Mai. Ils ne contiennent aucun événement de grande importance.

A l'exception de la nomination de M. Morier, comme secrétaire de la légation britannique aux Etats Unis, insérée dans la Gazette de Londres, nous ne trouvons rien qui ait aucun rapport au sujet de nos relations avec l'Angleterre.

La plus grande tranquillité régnait en Angleterre. Burdett était dans la Tour; et le nombre de ses amis n'augmentait pas dans le Parlement. Les deux célébres membres de l'Opposition dans la Chambre des Lords, Grey et Grenville, se sont déclarés en faveur des priviléges du parlement. L'Orateur des Communes avait obtenu la permission de se défendre contre l'action que Burdett lui avait intentée.

Une tentative singulière a été faite par le gouvernement Britannique pour induire Ferdinand VII à s'échapper de sa prison en France, mais il avait refusé d'y accéder—avait informé celui qui le gardait, de l'entreprise, avait obtenu de faire arrêter l'agent, et avait requis d'être adopté par Napoléon comme son fils. Ainsi disent les papiers Français. Certaines circonstances rendent assez vraisemblable que le projet en a été formé.

Par des avis reçu de Suède, il parait que l'on a découvert qu'il s'était tramé un complot qui avait pour but de remettre sur le trône l'ancien roi. Le projet a manqué, mais il a produit beaucoup de fermentation qui n'avait pas entièrement cessé aux derniers avis.

Le Comte Bernstorff a résigné son poste de premier ministre à la cour de Danemarc. La raison que l'on assigne pour laquelle il a résigné son office, est le dégoût qu'il a conçu contre la partialité que montre son souverain en faveur du système continental ruineux de l'Empereur Français.

Les avis Anglais de Cadix vont jusqu'au 1er. de Mai. Ils annoncent que les approches des Français contre la ville étaient très avancées et qu'ils avaient pris le fort Matagorda, situè sur le côté N. E. de la baie. La ville était bien fortifiée et contenait une forte garnison. Il se fesait une canonnade continuelle entre les assiégeans et les assiégés. Leurs avis de Lisbonne ne sont pas si réçents que les notres. Massena devait commander les troupes françaises qui doivent envahir le Portugal, ayant sous lui Ney, Junot et Regnier.

Napoléon faisait le tour de son empire accompagné de son aimable impératrice, qui, disait-on, avait acquis une influence décidée sur lui. Ils étaient aux dernieres dates à Anvers. L'Archiduc Charles était devenu un favori de Bonaparte qui l'avait élevé à la plus grande dignité dans sa Légion d'Honneur, et l'on disait qu'il voulait le faire Roi d'Espagne.

Il n'y avait aucune apparence de paix. Une flotte anglaise était arrivée dans la Baltique.

Le prix de L'Hémisphère est de Dix Piastres par an, payables d'avance.

PHILADELPHIE—IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. J. NEGRIN.